

Arsène Houssaye

*Histoires
romanesques*

Arsène Houssaye

Histoires romanesques



Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066327477

TABLE DES MATIÈRES

LES HOMMES QUI BATTENT LES FEMMES

I LA FEMME BATTUE

II L'IDYLLE

III LE VIN BLEU DE L'AMOUR

LES FUREURS D'HERMIONE

DRAME EN CINQ ACTES ET EN CINQ MINUTES

ACTE I er LE PETIT SALON DE LA GRANDE DAME

ACTE II LA CHAMBRE A COUCHER DE FLEUR-DE-THÉ

ACTE III UNE LOGE A L'OPÉRA

ACTE IV LA CHAMBRE A COUCHER DE SANTA-CRUZ

ACTE V LE PETIT SALON DE MADAME DE CAMPAGNAC

LES MYSTÈRES DE PARIS

I MADAME ALIX LAGRANGE

II LES DIAMANTS DE VERRE ET LES CHEVAUX DE BOIS

III LE PORTRAIT DE MADAME PAR RAPHAEL

IV DU DANGER D'AVOIR UNE MAÎTRESSE QUI A UN
AMOUREUX

V OU ADALBERT NE VOIT QUE DU FEU

V LE SANG DANS LE LAIT

VI MORALITÉ DE CETTE HISTOIRE

LA FONTAINE AUX LOUPS

MADemoiselle DE CORMEILLES

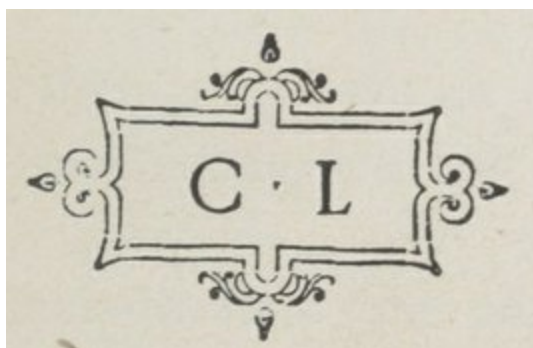
I UNE BOUTIQUE DE MODES EN 1793

II LES DEUX COUSINES

III LA FONTAINE AUX CORBEAUX

IV LE BOHÉMIEN SIBBÉCAÏ

V L'AMOUR DANS LA TEMPÊTE
VI LES PREMIERS NUAGES
VII LA CHANSON DU BOHÉMIEN
VIII LA PROPHÉTIE
IX CELLE QUI N'EST PAS AIMÉE
X JEAN-SANS-PEUR
XI LA FONTAINE INACCESSIBLE OU VOULAIT BOIRE
CLOTILDE
XII LA FIN DU VOYAGE
XIII LA GUILLOTINE DES BOUTEILLES
XIV LE DERNIER VOYAGE
XV DEVANT FOUQUIER-TINVILLE
XVI L'AMOUR ET LA MORT
DEUX SOEURS DEUX AMOURS
DIALOGUE DES MORTES SUR LES VIVANTES
PARIS S'AMUSE-T-IL?
LA FEMME DU NOTAIRE ET LE CLERC D'ICELUI
LE NID DE CORBEAUX
NINON ET MAINTENON
LA REINE DE GOLCONDE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

Droits de reproduction et de traduction réservés

LES HOMMES QUI BATTENT LES FEMMES

Table des matières

I LA FEMME BATTUE

Table des matières

Je voulais me donner le luxe de passer toute une heure avec moi-même, ce qui ne m'arrive jamais.

Mais à peine étais-je seul, que mon valet de chambre entra dans mon cabinet en m'annonçant un de mes mille et un amis.

-Vous savez bien que je n'y suis pas, dis-je avec impatience.

Mais déjà M. Daniel de la Chesnaye était sur le seuil de la porte.

-Je ne vous tiendrai que cinq minutes, me dit-il en entrant.

-Cinq minutes, lui dis-je avec une bonne grâce inaccoutumée, c'est quatre minutes de trop. Je suis un problème mathématique, n'allez pas mettre un grain de poussière sous la roue du temps.

Mon mille et unième ami essaya de sourire, mais je remarquai sa pâleur.

-Que vous est-il donc arrivé? lui demandai-je avec une soudaine sympathie.

-N'est-ce pas, me dit-il, comme je suis métamorphosé? Ce gai viveur du dernier hiver traîne aujourd'hui son linceul! Mais je ne veux pas vous ennuyer de ma confession, je viens vous demander une signature.

-Mon cher ami, je ne signe plus de billet, même pour les autres, la vue du papier timbré me fait tomber en syncope. Vous savez que la République m'a destitué de tout.

-Vous aurez votre revanche; mais rassurez-vous, je ne viens pas vous apporter des billets à ordre, il me faut votre signature pour donner du crédit à une noble cause.

-Parlez.

J'avais traîné un fauteuil devant moi. Daniel de la Chesnaye resta debout et roula une cigarette.

-Mon cher ami, vous savez qu'il y a la Société protectrice des animaux.

-Oui, grand bien leur fasse! j'y ai déjà donné ma signature.

-Il s'agit d'une autre Société, la Société protectrice des femmes.

-Vous êtes fou! il faudrait plutôt une Société protectrice contre les femmes.

-Ne riez pas, c'est sérieux.

Je regardai mon ami qui avait une expression de profonde tristesse.

-Oh! me dit-il avec un soupir, le monde est ainsi fait qu'on a des larmes pour une bête qu'on frappe et des moqueries pour une femme qu'on bat.

Daniel jeta son chapeau sur le tapis.

-Que voulez-vous? s'il y a des créatures comme la femme à Sganarelle qui veulent être battues: il ne faut

jamais discuter sur les amusements.

Daniel me prit la main.

-Je vous en prie, mon cher ami, ne blaguons pas. Vous voyez à ma figure que ce n'est plus le moment avec moi; il y a six semaines que je n'ai ri.

-Que voulez-vous? je ne puis m'empêcher de trouver votre idée trop originale; je veux bien dire avec vous que le monde est absurde de s'intéresser plus aux bêtes qu'aux femmes; mais vous ne parviendrez jamais à créer une Société protectrice pour la plus belle moitié du genre humain.

-Tant pis pour vous, si vous ne comprenez pas que la femme est encore aujourd'hui l'esclave antique soumise à notre brutal despotisme. Enfant, nous l'emprisonnons dans un couvent. Jeune fille, nous la vendons pour sa dot à quelque mari usé ou blasé qui la condamne au régime cellulaire. Mère de famille, elle est l'esclave de ses enfants. Voilà pour la femme riche. Pour la femme pauvre, c'est bien pis: l'école et le travail, le travail et l'école, l'atelier et la dépravation, le supplice de Sisyphe et le supplice de Tantale, la prostitution à tous les degrés, sinon les travaux forcés à perpétuité: voilà la plébéienne. Et être battue par-dessus le marché, qu'on soit femme du peuple ou qu'on soit femme du monde.

J'avais écouté gravement.

-Le tableau que vous faites là, mon cher ami, est d'une vérité cruelle. J'ai toujours pensé comme vous que la femme était sacrifiée, quel que fût le degré de l'échelle sociale. A toutes les stations de leur vie, il y a des larmes, il leur sera beaucoup pardonné parce qu'elles auront beaucoup pleuré.

-A la bonne heure, vous me comprenez.

-Eh bien, non, je ne vous comprends pas. C'est une folie de croire qu'on peut empêcher la femme d'être malheureuse. On met un bourrelet aux enfants, mais on ne met pas un garde-fou pour empêcher la femme de tomber dans les misères du mariage ou dans les désespoirs de l'amour; c'est son rôle d'être victime, elle aime mieux cela que d'être bourreau.

-Ainsi vous ne voulez pas signer, comme sociétaire, les statuts de mon club protecteur des femmes.

Je regardais toujours mon ami avec une vague inquiétude: je me demandais sérieusement s'il n'était pas un peu fou. Il avait bien la mine d'un homme qui perd la tête; mais comme je ne l'avais jamais reconnu pour un esprit sensé, je ne m'étonnais pas trop de ses divagations; le monde est un vaste Charenton où tout le monde apporte sa marque de fabrique.

Que de billevesées nous viennent des plus sages! S'il descendait un habitant de la lune ou des étoiles pour nous juger, trouverait-il celui-ci beaucoup plus raisonnable que celui-là?

Les folies de l'ambition, qui remuent si violemment le monde, sont-elles donc moins des folies que les folies de l'amour qui ne font de révolutions que dans les cœurs?

-Voyons, dis-je à Daniel, que vous est-il arrivé pour que vous vous mettiez ainsi à prêcher pour la femme?

-Ce qui m'est arrivé?

Il voulait parler, il se tut.

Je le regardai face à face; il essaya de masquer sa pâleur, son inquiétude, son désespoir, par un air de sérénité qui ne

me trompa plus.

Je lui portai la main sur le cœur, en lui disant:

-Il y a quelque chose là.

-Chut! murmura-t-il.

-Et pour échapper à ma curiosité, il roula une seconde cigarette, tout en chantant à mi-voix un air d'Offenbach.

-Adieu, reprit-il d'un ton piqué, je vois bien que je me suis trompé de porte. Vous avez de beaux sentiments sur la planche, mais quand on frappe chez vous, on n'ouvre pas.

-On ouvre encore trop souvent, lui dis-je, puisqu'on ne me laisse jamais le temps de me faire une visite à moi-même.

Le lendemain, je ne pensais plus à Daniel de la Chesnaye ni au club protecteur des femmes, quand j'appris sur l'escalier des Italiens qu'il était fou, mais fou à ce point qu'il avait fallu lui mettre la camisole de force.

-Et pourquoi est-il devenu fou?

-On ne sait pas: quelque trahison de femme; huit jours de guignon au jeu; on dit qu'il a perdu quatre cent mille francs, sans compter qu'il a reçu un coup d'épée pour avoir dit une bêtise; on ne se relève pas de ces choses-là.

Pendant quelques jours on parla beaucoup de ce pauvre Daniel, mais nul ne pouvait dire la vraie cause de sa folie.

Je me rappelai mot à mot la conversation que nous avions eue. Pourquoi m'avait-il parlé des femmes qu'on bat? Aimait-il une femme mariée qui avait été battue par son mari? Il menait de front deux existences: une très tapageuse, une très cachée. On n'allait jamais chez lui, mais en revanche on le trouvait toujours au club, au Bois, sur le

boulevard, on lui connaissait des aventures de cinq minutes, on ne lui connaissait pas une seule maîtresse.

La curiosité me prit au vif, je voulus avoir le secret de Daniel de la Chesnaye.

Il ne me fallut pas pour cela la profondeur de vue d'un juge d'instruction. Je pris le chemin le plus court. J'allai droit à la maison qu'il habitait, boulevard Malesherbes. Je demandai de ses nouvelles au concierge, qui commença par bégayer un peu.

-Tais-toi, lui dit sa femme, tu n'y entends rien.

Elle prit la parole pour me dire qu'elle ne pouvait me rien dire.

-Car, poursuivit-elle, la justice ne manquera pas de faire une descente ici. Je ne veux pas qu'on puisse m'accuser d'avoir parlé.

-Une descente de justice? Que s'est-il donc passé?

Il y a toujours moyen de faire parler les portières. Je pris vingt francs et je les mis dans la main de cette femme mystérieuse.

-Parlez, lui dis-je. Je suis l'ami de Daniel de la Chesnaye.

Mais je n'en eus que pour mon argent. La portière garda le napoléon, tout en disant ceci ou à peu près:

-Mon Dieu, monsieur, dans toutes ces histoires-là, on ne sait pas bien le fin mot on dit aujourd'hui le mot de la fin; ceux-ci disent que oui, ceux-là disent que non. Ce que je sais bien, c'est que M. de la Chesnaye est fou.

-Vous allez me dire pourquoi il est fou?

-Il faudrait le demander à mademoiselle Clotilde, mais la pauvre fille ne répondra plus.

Et comme je voulais poser encore quelques points d'interrogation:

-Oh! monsieur, j'ai dit tout ce que je pouvais dire.

-Tu en as trop dit, murmura Cerbère.

J'étais furieux, mais je souriais toujours avec urbanité.

Je donnai encore vingt francs à la portière.

-N'y a-t-il donc plus personne dans son appartement?

-Non, mais la femme de chambre est encore au sixième; seulement, ce que je vous dis là, c'est un secret; vous pourriez monter chez elle, sous prétexte que vous cherchez une femme de chambre. Elle a d'ailleurs de fort bons certificats; elle a servi dans les meilleures maisons. Connaissez-vous la princesse de Metternich?

Je n'écoutais plus la portière. J'avais appelé son mari hors de la loge, je veux dire hors du salon, pour le prier de me faire descendre cette fille.

Elle vint bientôt, humble, pâle, triste. Naturellement je ne lui dis pas un mot de sa maîtresse. Je lui demandai ce qu'elle voulait gagner; c'était moins que rien: cent francs par mois. Il fut convenu qu'elle viendrait le lendemain à mon service.

Le lendemain, ce fut elle qui m'éveilla. Elle m'apprit que le valet de chambre l'avait fort mal reçue, en lui disant qu'il n'y avait rien à faire.

-Comment! rien à faire, il y a tout à faire, lui dis-je. Que faisiez-vous chez M. de la Chesnaye?

-Mais, monsieur, il y avait une femme.

-A propos de cette femme: asseyez-vous là, parlez-moi d'elle.

Cette femme ne fit pas trop de façons pour me dire le mot à mot de cette tragique histoire.

II L'IDYLLE

Table des matières

Daniel de la Chesnaye était de ceux qui se donnent la peine de naître. Il eut à son berceau une bonne fée qui, d'une main, dessina des armoiries de comte, et, de l'autre, fit sonner des louis d'or; par malheur, on n'avait pas appelé la fée de la Sagesse, si bien que le don de la Naissance et le don de la Fortune ne firent qu'à moitié son bonheur. Il étudia tant bien que mal. Il apprit un peu de tout pour ne pas savoir grand'chose; mais il monta bien à cheval et donna quelques coups d'épée pour la plus grande gloire de son maître d'armes. Son instruction fut parachevée par quelques demoiselles des petits théâtres.

En un mot, vers sa vingtième année, il menait la vie comme le premier crevé venu, bien plus préoccupé de sa célébrité dans le demi-monde que de sa considération dans le beau monde.

Pendant cinq ou six ans ce fut le même train de vie, s'échappant toujours du coin du feu familial pour courir les avant-scènes et les lansquenets; il était devenu fort à la mode parce qu'il savait perdre son argent sans sourciller et parce qu'il battait les femmes. Il avait appris cela dans Regnard et dans Molière: le théâtre est l'école des mœurs.

Très jeune encore, il avait perdu sa mère, ce qui lui permit de manger son blé en herbe; quand il fut ruiné de ce

chef, il alla passer une saison en Normandie, pas trop loin de Trouville, chez une grand'tante quasi-centenaire, qui devait lui laisser cent mille écus. La tante ne mourut pas pour lui faire plaisir, mais elle lui fit un avancement d'hoirie. Il se lia avec une famille normande qui avait la prétention de revenir des Croisades. Ce qui est hors de doute, c'est qu'il y avait dans cette famille une toute jeune fille de dix-huit ans, cheveux blonds, profil de statue, air de province, laquelle avait un doux parfum de la Terre-Sainte. On ne lui avait jamais dit qu'elle était belle. Elle se croyait destinée à cette vie de province qui est presque la vie claustrale quand on ne vient pas se réchauffer à l'hiver de Paris.

Daniel de la Chesnaye lui apparut comme le Messie; elle s'ennuyait à mourir, elle désespérait de s'amuser jamais.

Elle venait souvent jouer aux dames avec la vieille tante, qui lui donnait quelques bijoux du temps de Marie-Antoinette. La pauvre fille n'était pas riche, sa famille vivait à grand'peine avec un revenu de deux à trois mille francs. On ne désespérait pas que la vieille dame la couchât sur son testament.

Mademoiselle Clotilde de Monville s'en laissa conter par Daniel de la Chesnaye; il l'attaqua brusquement comme il eût fait pour une drôlesse. On ne perd pas sitôt ses bonnes habitudes. Clotilde se révolta en elle-même, mais elle subit le charme du Parisien. Elle lui pardonnait ses brutalités amoureuses en se disant que c'était sans doute la mode; elle ne pouvait d'ailleurs pas faire de comparaisons, puisque, jusque-là, nul n'était venu lui présenter la pomme à croquer.

Naturellement, mademoiselle de Monville s'imagina que Daniel était un épouseur, elle ne savait pas qu'il y eût en amour la main droite et la main gauche: dans ce petit village de Normandie, quand on s'aimait, on se mariait. Elle avait bien lu quelques romans, mais c'étaient des romans.

Elle tombait bien avec un homme comme Daniel qui s'était bien promis de n'être jamais l'amoureux du bon motif; aussi, quand il vit que ses tentations avaient égaré ce jeune cœur, il lui proposa de l'enlever à Paris. Elle devint pâle comme la mort:

-Quand nous serons mariés, dit-elle naïvement.

-C'est bon pour les bourgeois de se marier avant; nous nous aimons trop pour faire comme tout le monde; commençons par nous enlever.

Clotilde trouva que c'était l'abomination des abominations, mais elle se laissa enlever. Daniel qui, pour elle, était le démon, lui avait pris du premier coup son cœur, son âme, son esprit. Il avait tué sa volonté, il avait troublé sa conscience; elle ne voyait plus son chemin, elle se jetait dans l'abîme jonché de roses. «Après tout, se disait-elle en s'agenouillant devant une image de la Vierge, puisqu'il m'aime, il m'épousera, j'écrirai une lettre bien tendre à maman qui me pardonnera d'être heureuse.»

Pourquoi Daniel de la Chesnaye voulait-il enlever cette pauvre ingénue, la dernière des ingénues? N'y avait-il pas assez de femmes à Paris? Que ferait-il d'une pareille innocente? C'était bien plutôt une épousée qu'une maîtresse.

Il était arrivé à M. de la Chesnaye ce qui arrive à tous les parisiens en villégiature; pour ne pas perdre de temps, ils

font la cour à la première provinciale venue sans bien la comparer aux parisiennes; ils y cueillent même je ne sais quelle saveur nouvelle, comme un gourmand qui change de table. Mais dès qu'ils se retrouvent avec des parisiennes ou avec des femmes qui ont traversé l'enfer de Paris, ils s'aperçoivent que leur trouvaille n'est qu'une demi-bonne fortune. La vertu a trop marqué son empreinte. Il y a autour de toutes ces filles de province une atmosphère de sainte bêtise et de nocturne ennui pour les libertins.

III

LE VIN BLEU DE L'AMOUR

[Table des matières](#)

Quand Daniel arriva à Paris avec Clotilde, il vit bien qu'il s'était trompé en revoyant ses petites camarades du turf, du bois et du théâtre, mais le mal était fait. La pauvre enfant, d'ailleurs, était si amoureuse qu'il l'eût tuée en l'abandonnant. Il la mit chez lui et se résigna à être heureux avec elle; après tout, c'était une maîtresse qui en valait bien une autre; il ne fallait pas lui faire un crime de n'avoir pas été à tout le monde et de ne pas vouloir être à tout le monde. Elle voulait vivre de son amour dans l'intimité de l'intérieur, point du tout soucieuse de montrer son luxe ou de jouer de la coquetterie. Elle ne lui coûterait presque rien, elle ne s'imposerait jamais; s'il voulait sortir avec elle, elle sortirait; s'il voulait la cloîtrer chez lui, elle s'y trouverait bien. Elle n'avait ni le diable au corps, ni la blague, ni la gaieté, ni la rouerie, ni le brio des femmes qu'il avait

connues jusque-là, mais elle était intelligente et savait causer.

Et puis, encore une fois, elle ne coûtait rien, moins que rien, car elle mit beaucoup d'ordre chez Daniel. Jusque-là il était volé par ses gens comme sur une grande route; grâce à elle, il eut quelque chose à lui.

Bien mieux, quoiqu'elle n'eût de force sur lui que par la douceur, elle le retint plus d'une fois à l'heure où il allait jouer, à l'heure où il allait perdre, car, jusque-là, il avait perdu près d'un demi-million sans avoir son jour de revanche. Joueur malheureux s'il en fut, il semblait toujours condamné à perdre.

Sa tante quasi centenaire lui avait confié pour quatre-vingt mille francs d'actions du Crédit foncier, lui disant de les mettre en banque pour qu'on lui fit une avance de cinquante mille francs; mais il avait jugé plus simple de les vendre, sauf à les racheter quand il aurait gagné au jeu. Ce fut en vain qu'il joua plus modérément, il perdit encore, il perdit toujours.

Un soir où il avait été plus malheureux encore que de coutume, il avoua à Clotilde qu'il ne lui restait plus qu'une douzaine de mille francs; Clotilde, dans sa beauté, lui sourit doucement et lui dit:

-Quand nous n'aurons plus rien, je mettrai mes diamants en gage.

La pauvre fille avait à ses oreilles des roses qui valaient bien cinq cents francs; mais elle s'imaginait, sur la foi des paysans de son village, qu'il y avait là une petite fortune.

-Tes diamants! s'écria Daniel d'un air de pitié, il n'y a pas de quoi retourner une carte.

-Eh bien, mon cher ami, il ne faut plus jouer, nous vivrons comme il plaira à Dieu; je te promets de ne pas acheter une robe de toute une année.

-Tu es trop bête, dit brutalement Daniel; tu t'imagines qu'on vit à Paris avec un capital de douze mille francs, il n'y a pas de quoi vivre vingt-quatre jours.

La pauvre Clotilde n'osait plus rien dire.

-C'est ta faute, reprit le joueur furieux d'avoir perdu, il fallait m'empêcher d'aller au cercle, tu sais bien que j'ai rencontré aujourd'hui un jettatore.

La jeune fille éclata en sanglots.

-A la bonne heure, s'écria M. de la Chesnaye, il faut encore que je subisse tes larmes. J'ai eu là, en vérité, une belle idée de t'arracher à ta famille.

Clotilde sentit la révolte dans son cœur.

-Oh! Daniel, c'est mal ce que vous dites là; de quoi suis-je coupable, sinon d'avoir pleuré?

Daniel était au paroxysme de la colère.

-Tu m'embêtes avec tes airs d'innocence; c'est toi qui m'as porté malheur.

Clotilde éclata plus bruyamment dans ses sanglots.

-On dirait que je t'assassine; je te défends de pleurer.

Mais Clotilde pleurait de plus belle. Daniel lui serra la main comme dans des tenailles de fer.

-Oh! que vous êtes méchant!

Elle avait jeté ce mot malgré elle.

-Ah! je suis méchant, murmura-t-il.

Il n'était plus maître de lui.

Il la souffleta et lui donna des coups de pied, comme il eût fait de la dernière des drôlesses qui l'aurait insulté.

-Vous êtes fou! dit mademoiselle de Monville, humiliée d'être ainsi battue.

Il ne se contenta pas de ses odieuses brutalités, il accabla encore sa maîtresse de mille injures.

-De quel droit vous plaignez-vous, lui dit-il d'un air de mépris, n'allez-vous pas me faire croire à votre dignité, vous qui m'avez suivie ici malgré moi?

-Malgré vous?

-Oui, malgré moi, car je ne vous ai enlevée que pour vous protéger contre votre famille qui n'a pas le sou.

Clotilde se demandait si elle rêvait. Elle dédaigna de répondre à Daniel.

Elle pensa amèrement à cette brave famille où on n'avait pas d'argent, mais où on avait du cœur. Elle était l'adoration des siens, on l'aimait à trois lieues à la ronde comme un symbole de beauté et de vertu. Elle avait tout sacrifié à Daniel avec abondance de cœur, sans retourner une seule fois la tête pour que le sacrifice fût plus grand encore, ne voulant pas qu'un seul regret pût lui faire ombre.

Et voilà ce qu'elle recueillait.

Elle tomba agenouillée devant une chaise et joignit les mains avec un si grand accent de dévotion et de repentir que Daniel, qui avait jeté hors de lui toutes ses colères, se sentit profondément touché.

-Pardonnez-moi, lui dit-il tout à coup, en s'agenouillant devant elle.

Elle se tourna vers lui, et voyant bien qu'il ne la bravait pas, elle se jeta sur son cœur en lui disant:

-Oh! Daniel, comme je vous aime!

Un seul regard amoureux de Daniel avait tout effacé, comme un rayon de soleil qui brûle les nuées.

-Vois-tu, reprit Daniel, en pressant la main qu'il avait tenaillée, et en baisant la joue qu'il avait souffletée, ce n'est pas ma faute: quand la fureur me prend, je ne suis plus maître de moi. Une autre fois, ne sois pas si douce quand tu me verras sombre. J'ai vécu avec des coquines qui m'ont forcé à les battre, c'est une mauvaise habitude, mais je ne recommencerai pas.

Il se passa quelques jours sans trouble. Daniel ne retourna pas jouer, il se montra plus tendre que jamais avec Clotilde.

La pauvre fille avait été fortement secouée par cette horrible scène. Tous les matins elle allait à la messe, priant pour lui et priant pour elle.

Quand on croit à Dieu et à l'amour, on croit à tout. Mademoiselle de Monville ne doutait pas que Daniel ne redevînt à tout jamais l'amoureux qui l'avait séduite.

Un soir qu'elle s'était endormie sur ce beau rêve, elle fut réveillée brusquement par M. de la Chesnaye qui revenait du club.

-J'ai joué, dit-il en la regardant avec des yeux égarés.

-Et vous avez perdu, dit Clotilde, se levant à demi, effrayée de sa pâleur et de son expression.

-Oui, j'ai perdu; pourquoi ne m'as-tu pas empêché d'aller jouer?

-Pourquoi? le savais-je! ne m'avez-vous pas dit que vous alliez souper chez des amis?

-Si tu n'étais pas si bête, tu aurais deviné que j'allais jouer. Je vous ai déjà dit que vous me portiez malheur.

-Daniel! Daniel! de grâce, ne me tuez pas par vos paroles.

Et, sans le vouloir, Clotilde sanglota.

-Allons, s'écria Daniel, la voilà encore qui ouvre ses fontaines.

-N'est-ce pas bien gai de vous voir toujours dans la fièvre du jeu?

-N'est-ce pas bien gai de vous voir toujours dans les larmes? - Voyons, changez-moi de figure. Riez.

-Vous croyez donc que je n'ai pas de cœur? Vous me prenez donc pour une poupée?

-Oui, une poupée, une poupée qui dit toujours la même chose, une poupée que j'ai envie de briser sous ma main.

Et, disant ces mots, Daniel, exaspéré par la douceur de Clotilde, lui prit le bras et la secoua rudement.

-Encore! dit-elle, avec une vraie dignité blessée.

-Des manières! reprit-il, en montant dans sa colère.

Il la traîna hors du lit et la jeta sur la peau d'ours qui était à ses pieds.

Mademoiselle de Monville ne put s'empêcher de crier.

Deson côté, M. de la Chesnaye ne put s'empêcher de la battre. Et cette fois elle fut battue par un fou furieux.

Quand elle tentait de se relever, Daniel la rejetait en 'arrière.

Vainement lui demandait-elle grâce de la voix la plus douce d'une amoureuse, il n'écoutait que sa colère.

Enfin, il vit toute l'horreur de son action; mais cette fois il ne se jeta pas aux genoux de mademoiselle de Monville pour lui demander son pardon, il courut dans sa chambre pour saisir son revolver.

Était-il de bonne foi vis-à-vis de la mort?

Il sortit en toute hâte pour aller chez Devisme acheter des cartouches; il ne voulait pas que la matinée se passât sans en finir.

L'air vif rasséra son esprit, il jugea que tout n'était pas perdu encore. Ce jour-là, le ciel était bleu, le soleil égayait Paris; nul, hormis lui, n'avait envie de mourir. Il se résigna à vivre, quoiqu'il se trouvât indigne de vivre.

Il rencontra un de ses amis, un huitième d'agent de change, qui lui parla du jeu de la Bourse.

Daniel pensa qu'en effet là était le vrai jeu. L'ami, qui cherchait à faire des courtages, lui donna la conviction qu'un joueur qui a beaucoup d'estomac retourne toujours le roi au jeu de la Bourse: c'est une question de temps.

Une fois encore Daniel jura qu'il ne jouerait plus dans les cercles, il se promit d'écrire à sa tante, de lui demander vingt mille francs et de refaire sa fortune sur le trois et cinq, par des achats à prime ou des arbitrages.

La figure éplorée de mademoiselle de Monville tourmentait son esprit, mais elle l'aimait tant qu'il n'aurait qu'un mot à dire pour sécher des larmes et faire le beau temps dans son cœur.

Il aurait bien voulu retourner chez lui pour la consoler; mais son ami le boursier l'entraîna chez Bignon pour déjeuner et pour le familiariser avec le langage de la coulisse qui est, d'ailleurs, le langage des coulisses: de l'argent, encore de l'argent, toujours de l'argent.

Il était une heure quand M. de la Chesnaye rentra chez lui. La femme de chambre qui lui ouvrit cacha sa figure

comme pour cacher ses larmes. Il passa outre sans la questionner.

Il alla droit à la chambre de Clotilde, quelque peu surpris de ne pas voir la table servie dans la salle à manger.

-Clotilde, lui dit-il d'une voix douce avant d'entrer, comme pour lui prouver qu'il avait bien voulu oublier ses torts à lui-même.

Clotilde n'accourut pas à sa rencontre selon sa coutume.

Il franchit le seuil de la chambre avec une vague inquiétude, avec un triste pressentiment. Clotilde n'était pas là.

-Où est-elle donc? se demanda-t-il en avançant vers le lit.

Sur ce lit encore tout défait, il vit une lettre bordée de noir. Il reconnut l'écriture de Clotilde.

-Pourquoi bordée de noir? murmura-t-il, Clotilde n'était pas en deuil.

Cette lettre était pour lui, il brisa le cachet avec une vive émotion.

La lettre était d'autant plus éloquente qu'elle ne renfermait que trois lignes: «Adieu, Daniel, je vous ai bien aimé et je vais mourir en disant votre nom, mais au moins je ne serai plus battue que par les vagues.

» CLOTILDE.».

LES FUREURS D'HERMIONE

[Table des matières](#)

DRAME EN CINQ ACTES ET EN CINQ MINUTES

[Table des matières](#)

Nous aurons l'honneur de représenter devant vous, madame, une tragi-comédie en cinq actes.

Vous connaissez madame de Campagnac, cette grande dame qui, après une station de plus de dix années dans la grande vertu, s'est donnée au diable pendant une heure, puis encore pendant une heure, puis pendant un jour, puis pendant une semaine, enfin, pendant toute sa vie, que dis-je! pour toute l'éternité.

Jeme trompe le pardon est plus grand que le péché.

On sait que madame de Campagnac était sortie du couvent pour se séparer d'avec M. de Campagnac. Sur les prières de son amant M. Achille de Santa-Cruz, - qui la trouvait un peu gênante parce qu'elle avait trop d'envergure dans sa passion, - elle était rentrée avec M. de Campagnac.

Mais cette seconde lune de miel n'avait pas duré l'espace d'une lune rousse. Elle s'était enfuie sans reprendre le chemin du couvent.

Elle adorait toujours Santa-Cruz, qui la voyait dans ses entr'actes. La pauvre femme était devenue jalouse comme la jalousie.

Elle habitait un petit hôtel, avenue de l'Impératrice, avec quelques grands airs de son existence passée, quoiqu'elle n'eût gardé pour tout équipage que deux chevaux et un coupé. Santa-Cruz allait çà et là dîner chez elle en tête-à-tête, se donnant toutes les peines du monde pour masquer son ennui. Mais elle avait beau multiplier ses grâces, elle ne le retenait pas souvent toute une soirée.

Il était alors quelque peu amoureux de mademoiselle Fleur-de-Thé, qui le retenait plus facilement le soir que madame de Campagnac.

La grande dame savait que la petite demoiselle était sa rivale. Elle dit un jour à Achille que, quoiqu'elle ne s'appelât pas Fleur-de-Thé, elle avait la prétention de lui servir, le soir même, la vraie fleur de thé dans une tasse de vieux chine.

Ici commence le drame en cinq actes.

Les femmes qui n'ont rien à faire pourraient jouer cela dans leur salon, sans autres frais de décors qu'une banderolle de percale sur laquelle on inscrira.

«Le premier acte représente le petit salon de madame de Campagnac.

» Le deuxième acte représente la chambre à coucher de mademoiselle Fleur-de-Thé.

» Le troisième acte représente une loge à l'Opéra.

» Le quatrième acte représente la chambre à coucher du duc de Santa-Cruz.

» Le cinquième acte représente le petit salon de madame de Campagnac.»

La scène se passe pendant le dernier carnaval.

Le seul personnage en scène est madame de Campagnac; les personnages invisibles sont: le duc de

Santa-Cruz et mademoiselle Fleur-de-Thé.
Je ne parle pas des comparses.

ACTE I^{er}

LE PETIT SALON DE LA GRANDE DAME

[Table des matières](#)

Le spectacle commence à dix heures dans le petit salon de madame de Campagnac. C'est un adorable réduit que je vais décrire en quatre mots: des hirondelles au plafond, - l'oiseau qui porte bonheur. - Celles-là ne sont pas peintes par Carle Vernet, mais elles nagent bien dans l'éther; les murs sont capitonnés de salin bleu à clous d'or, les fenêtres sont pareillement drapées de satin sur des rideaux de guipure d'un travail de fée. La haute laine qu'on foule aux pieds est un semis de fleurs idéales, bouquets chinois et persans dans des vases de Saxe, une fantaisie de Chocqueel qui aime à travailler pour les princesses. Un tête-à-tête pareillement bleu, un cabinet d'ébène de la Renaissance, une table du plus beau Boule, sauvée miraculeusement du vandalisme depuis Louis XIV, une jardinière de Saxe en forme de bouquet rococo, une pendule Louis XVI travaillée par un de ces ciseleurs de 1780 qui étaient de merveilleux artistes: voilà ce petit salon. J'oubliais un portrait de Faust et un portrait de Marguerite, en face de la cheminée, de chaque côté du cabinet d'ébène.

Pour tout le monde c'est Faust et Marguerite, pour quelques initiés c'est madame de Campagnac et le duc de Santa-Cruz. Seulement comme ils sont bruns tous les

deux, elle dit toujours que ce n'est ni elle ni Achille. Ces deux portraits signés Couder, - ce poétique pinceau qui, à l'Abbaye-aux-Bois, peignit Rachel à vingt ans, - expriment merveilleusement le caractère de l'âme par le regard rêveur et le sourire perdu. Ce sont des amoureux qui se retournent vers le passé. C'est la fin d'un beau jour. Ils s'aiment bien encore, mais ils ne croient plus au lendemain.»

Mais écoutez madame de Campagnac dans son monologue; la pendule sonne dix heures.

-Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix! Mais il ne sait donc pas que c'est mon cœur qui vient de battre dix fois! j'ai failli attendre!

Madame de Campagnac arrête la pendule: Je ne veux pas que la pendule m'accuse d'attendre, dit-elle douloureusement.

Elle soulève le rideau de la fenêtre.

-Il me semble que j'ai reconnu le pas de ses chevaux. Non, ce n'est pas lui encore, car on ne s'arrête pas.

Elle revient à la cheminée et se barbouille de poudre de riz.

-Je ne suis pas bien coiffée ce soir. Après cela, quand Achille se sera jeté dans mes bras, comme un orage des Pyrénées, je serais peut-être mieux coiffée: souvent un coup de vent ne gêne rien.

Elle se promène toute rêveuse:

-Si je rouvrais ce roman? *les Grandes Cocottes?* les étoiles du jour - et de la nuit! - les reines du monde et de l'autre monde! Non, le vrai roman est là.

Elle porte la main à son cœur.

-Ah! c'est qu'il est charmant, Achille! On me dit tous les jours du mal de lui; que m'importe si je puis lui dire comme cette princesse de tragédie: «C'est moi qui te dois tout, puisque c'est moi qui t'aime.»

Madame de Campagnac s'assied mélancoliquement devant le portrait de Faust.

-C'est bien lui! Comme il est beau! comme il est amoureux! Qui donc a dit qu'un peintre n'avait jamais le temps de peindre deux amants, sous prétexte que pendant que l'un pose l'autre s'en va! Nous avons posé tous les deux sous le même rayonnement d'amour.

Elle se lève avec impatience.

-Ah çà, est-ce qu'il va me faire poser longtemps?

Elle sonne et demande le thé:

-Je veux qu'il soit jaloux! Quand il arrivera, je lui dirai que son ennemi d'Aspremont est venu me voir ce matin. Mais c'est moi qui suis jalouse! Jalouse, pourquoi?

Elle s'approche de la cheminée et se mire dans la glace.

-Parce que j'ai trente-trois ans. Mais chut!

Elle regarde avec effroi autour d'elle.

-Chut! Si les murs avaient des oreilles!

Elle se regarde encore.

Hélas! ce n'est pas sur les murs du palais de Balthazar que l'acte de naissance d'une femme apparaît, c'est sur sa figure. S'il savait que ces cheveux qu'il adore sont déjà arrosés par l'Eau des fées! Mais l'amour c'est l'illusion. Quand je pense que ce grain de beauté dont il raffole n'est rien autre chose qu'un petit baiser de pierre infernale sur une tache de rousseur!

Elle retourne à la fenêtre.

-Oh! pour cette fois je vais lui faire une scène, d'autant plus qu'il n'est jamais plus caressant que dans mes colères. Il a un art de m'apaiser qui me charme et m'enivre.

Elle penche silencieusement la tête comme emportée par ses souvenirs. Mais se réveillant tout à coup de ce rêve.

-Attendre, c'est l'enfer! Cette pendule va trop vite! elle va trop lentement!

Madame de Campagnac fait marcher la pendule.

Un domestique apporte un télégramme sur un plat d'argent. Madame de Campagnac le saisit d'une main fiévreuse.

-Oh! cet horrible papier bleu! C'est-lui qui m'écrit.

Elle se penche vers la lampe.

«Ce soir ne m'attendez pas, je dîne chez ma sœur qui vient d'arriver à Paris et qui donne son premier bal, mais demain je cotillonnerai chez vous.»

Madame de Campagnac est furieuse.

-Et ta sœur! Voilà pourtant aujourd'hui la correspondance de Lovelace et de Clarisse Harlowe. Il n'y a plus qu'à se voiler la face. Et ta sœur! Quand je pense que j'ai aujourd'hui deux cents lettres de lui qui sont aussi éloquentes que celle-ci! Ah! ce serait un beau roman par lettres que le nôtre!

Elle va au cabinet d'ébène et prend une poignée de télégrammes dans un tiroir:

-Voilà comment il m'écrit!

Elle jette les télégrammes au milieu du salon:

-Monsieur daignera venir cotillonner demain! Cotillonner! verbe actif! très actif! Eh bien, moi, je suis sûre qu'il ne cotillonne pas chez sa sœur, il cotillonne chez mademoiselle

Fleur-de-Thé. Oh! les serpents de la jalousie! Ils me déchirent le cœur et sifflent à mes oreilles!

Elle piétine les télégrammes:

-Je me vengerai! Quand le feu court dans mes veines, je suis comme Hermione, rien ne m'arrête dans ma fureur. Cette Fleur-de-Thé! si je la tenais sous mes ongles! Ces filles-là devraient être à Saint-Lazare! car si elles continuent à ouvrir leurs salons, il nous faudra fermer les nôtres.

Madame de Campagnac sonne:

-Ah! il cotillonne et il s'imagine que je vais me coucher avec son télégramme sous l'oreiller. Non! je vais aller chez mademoiselle Fleur-de-Thé, je lui ferai dire que je l'attends dans ma voiture. S'il ne veut pas descendre, eh bien, je monterai.

Madame de Campagnac essuie deux larmes:

-Mais je vais me perdre à ce jeu-là! Eh? que m'importe, si je sauve mon amour!

Ici le rideau tombe sur le premier acte.

Qui prendra le thé de madame de Campagnac? Car j'ai oublié de dire que Mathieu avait apporté sur la table de Boule un tête-à-tête de vieux chine d'un émail incomparable; la joie des yeux et la joie des lèvres, comme dit la chanson de Ti-O-Sam.

Je ne sais si madame de Campagnac attendit longtemps Santa-Cruz dans sa voiture. Ce que je sais très bien, c'est que dans son aveuglement elle entra comme le tonnerre dans la chambre à coucher de Fleur-de-Thé.